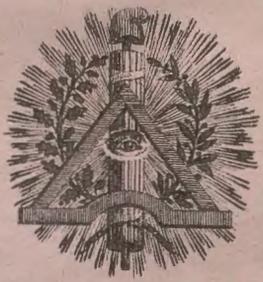


64

# HISTOIRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.

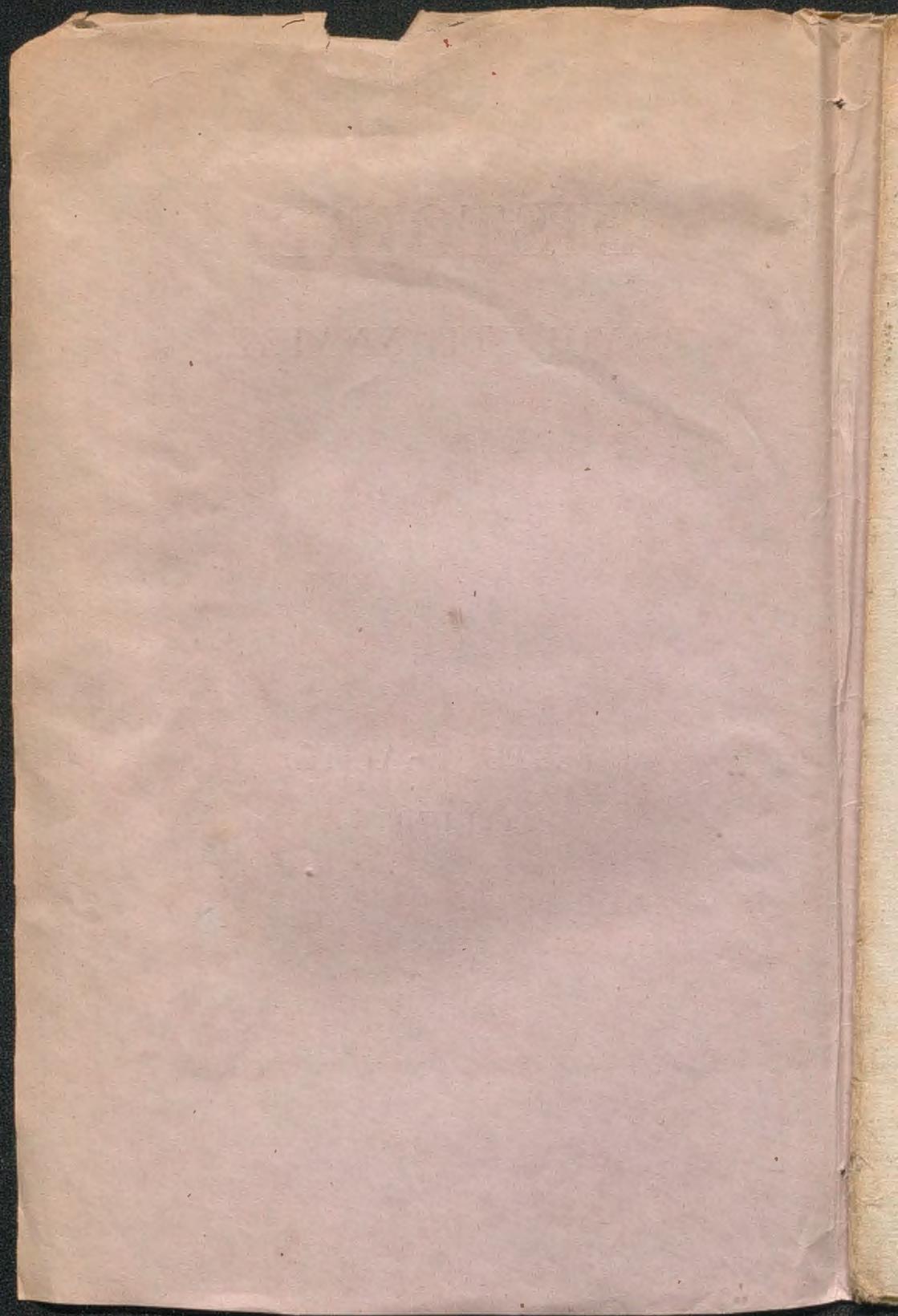


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU







*Cote 64*

---

LE  
PÈRE ÉTERNEL  
DÉMOCRATE  
OU  
LE VAINQUEUR  
DE LA BASTILLE  
EN PARADIS, MALGRÉ SAINT-PIERRE,

*7. avril 1792*

11/10



PIRE ETHER

DE NOUVEAU

DE

LA VAINQUEUR

DE LA BASTILLE

ESTABLISSEMENT, MAISON, PARIS

*[Handwritten signature or mark]*

---

LE PÈRE ÉTERNEL

DÉMOGRATE

OU

LE VAINQUEUR

DE LA BASTILLE

EN PARADIS, MALGRÉ SAINT PIERRE.

Par M. LEBRUN-TOSSA.

---

**P**lus d'une fois, on vous a dit, sans doute,  
Ami lecteur, qu'en paradis, on goûte  
Tous les plaisirs, sans mélange de maux.  
J'affirme, moi, qu'il n'est rien de plus faux;  
Et mon avis sur la raison se fonde.  
L'état de saint seroit trop ennuyeux,  
Si constamment il falloit être heureux.  
Chez l'éternel, comme dans ce bas monde;  
On est soumis à des besoins divers.  
Vous y voyez nos penchans, nos travers.  
Qui le croiroit? l'envie, au souffle immonde;  
S'y trouve aussi. Ce reptile odieux,  
Avec l'orgueil, s'est glissé dans les Cieux.

Par ce prélude , on conçoit à merveille  
 Comment advint, entre George et Denis ,  
 Ce grand combat où le patron des lis ,  
 Coupant un nez , garda mal son oreille.  
 Chacun , d'ailleurs , sait bien , sans ce trait-là ,  
 Qu'en aucun temps , George ne nous aima.  
 Rappelez-vous ces jours remplis d'alarmes ,  
 Où , déployant tout l'appareil des armes ,  
 Et de soldats investissant Paris ,  
 Nos oppresseurs , aux forfaits aguerris ,  
 Epouvantotent la liberté naissante.  
 Quel fol espoir , quelle joie indécente  
 Il fit paroître en ces affreux moments !  
 Ses vœux cruels hâtoient l'heure fatale  
 Où la cité redoutable aux tyrans ,  
 De Londres enfin la superbe rivale ,  
 Seroit en proie aux fureurs des brigands.  
 Déjà , vers nous des troupes avancées ,  
 Et par leur chef au carnage poussées ,  
 Les cris de guerre et le bruit des tambours ;  
 L'airain sonnant du sommet de ces tours ,  
 De nos lieux saints jusqu'au ciel élancées ,  
 Tout répondoit aux désirs de son cœur ,  
 Et de la mort sembloit l'avant-coureur.  
 Sir George , enfin , tourmenté par la haine ,  
 Des maux d'autrui composoit son bonheur ,  
 Lorsqu'on entend une rumeur soudaine  
 Dans le parvis du céleste séjour.  
 Qu'est-ce ? Voyons. On se presse. On accourt ;  
 C'étoit , Messieurs , un grenadier aux gardes ,  
 Pestant , jurant en homme du métier ,  
 Qui menaçoit d'assommer le portier  
 Du paradis, Vieux penard , si tu tardes !

Lui crioit-il, à m'ouvrir ce palais ;  
 Je t'avertis que j'en brise la porte,  
 Et je veux bien que le diable m'emporte ;  
 Si tu parviens à m'échapper après.

Notez d'abord que le bargeux saint Pierre  
 Secrètement irrité contre nous,  
 Qui plus n'ironç porter à son vicaire  
 Nos beaux ducats, avoit, dans son courroux ;  
 Bien résolu de ne jamais admettre,  
 Aucun François, parmi les bienheureux.  
 Aussi voyant que Pierrot se croit maître,  
 Et n'ouvre point, le soldat furieux  
 Fait à la porte un vacarme effroyable.  
 Son sabre nu frappe à coups redoublés ;  
 Gonds et verroux paroissoient ébranlés,  
 Et les élus s'écrioient : c'est le diable.  
 Sir George arrive, il voit Pierrot tremblant.  
 Ouvre, poltron, lui dit-il, et dépêche ;  
 Sachons quel est ce fougueux assaillant  
 Qui veut aux cieus pénétrer par la brèche ;  
 Le saint portail est ouvert aussitôt.  
 Notre guerrier entroit, sans dire mot,  
 Mais on l'entoure, on l'arrête, au passage.

De quel pays, lui demande l'Anglois,  
 Arrives-tu ? Quels furent tes hauts faits,  
 Pour obtenir tant d'honneur en partage ?  
 — Ami, tu vois un grenadier françois,  
 Mort, sans regret, en servant sa patrie.  
 La France est libre, et son heureux génie  
 Va désormais planer sur l'univers.  
 — Quoi ! ce vil peuple auroit brisé ses fers !

Il sommeilloit, son réveil est terrible,  
 Vous avez su par quel complot horrible,  
 A la famine on réduisoit Paris.  
 De toutes parts, au milieu des alarmes,  
 Ses habitants courent, volent aux armes;  
 On n'entend plus que ces terribles cris:  
 La mort, la mort, plutôt que l'esclavage,  
 La liberté, citoyens, ou la mort!  
 Et l'un par l'autre échauffant leur courage;  
 Ils marchent droit à cet antique fort,  
 Séjour d'horreur, abîme épouvantable,  
 Où l'innocent, rarement le coupable,  
 Triste jouet du suprême pouvoir,  
 Etoit nourri des pleurs du désespoir.  
 Mes compagnons avec eux se confondent;  
 On investit ce lugubre manoir;  
 Aux assiégeants, les assiégés répondent,  
 Par le fracas de vingt bouches d'airain.  
 Vous eussiez vu, sur un étroit terrain,  
 Bourgeois, soldats, disputant de vaillance;  
 S'amoncèler sous le feu des crénaux;  
 Le danger croît, leur sang coule à grands flots;  
 L'air est rempli des cris d'un peuple immense.  
 De sa fureur, dans ces affreux instants,  
 Rien ne sauroit vous présenter l'image;  
 C'est un torrent grossi par des torrents,  
 C'est le Gibel, quand, dans ses vastes flancs,  
 L'enfer entier s'entr'ouvrit un passage.  
 Ces hautes tours, ces remparts menaçants  
 Qui de Condé bravèrent la puissance,  
 Sont ébranlés jusqu'en leurs fondements;  
 La porte tombe, on se presse, on s'élançe.

Chacun croiroit ne vaincre qu'à demi,  
 Si le premier sur le mur ennemi,  
 De la victoire il n'arboroit le signe.  
 J'allois jouir de cet honneur insigne,  
 Quand de son tube un homicide plomb  
 S'échappe, siffle et me brise le front.  
 J'ai succombé, mais non pas sans vengeance;  
 De ce château, l'opprobre de la France,  
 Mes yeux mourants ont vu le gouverneur  
 Ecartelé par un peuple en fureur.  
 Périr ainsi quiconque lui ressemble  
 Bravo, bravo ! s'écrièrent ensemble  
 Les bienheureux, charmés de ce récit.  
 Saint-Pierre seul enrageoit de dépit.  
 Quant au Breton, coup sur coup, sans mot dire  
 Il embrassoit le soldat interdit,  
 Rompant enfin le silence, il lui dit  
 Ta nation mérite qu'on l'admire,  
 Je ne saurois la haïr désormais.  
 Par les liens d'une éternelle paix  
 Réunissons la France et l'Angleterre.  
 Oui, quel qu'il soit, l'homme libre est mon frère,  
 Si ces tyrans qui, sous un joug d'airain,  
 Ont trop long-temps courbé le genre humain,  
 Tendoient un jour d'asservir ta patrie ;  
 Compte sur George et brave leur furie.  
 Est-ce aux géants à redouter des nains ?  
 Que sont les rois auprès des souverains ?  
 Sur ce propos, sans autre préambule,  
 Il introduit le brave grenadier.  
 Maint cri s'élève, on se fait un scrupule,  
 ( Non qu'aucun pense à le congédier ),

De s'écarter d'une loi d'importance,  
 Toujours suivie en pareille occurrence.  
 Pierrot réclame. Aussitôt saint Michel,  
 Juré-priseur de quiconque entre au ciel,  
 S'approche armé de l'antique balance.

Vous savez tous que dans l'un des bassins  
 On fait asséoir celui qu'au rang des saints  
 Doit élever sa probité constante ;  
 On met dans l'autre un gros péché mortel,  
 Qu'un poids de fer ou de plomb représente.  
 L'homme est admis au bonheur éternel,  
 Par cette épreuve, unique en son espèce,  
 S'il pèse moins que le plomb ou le fer ;  
 S'il pèse autant, il va droit en enfer :  
 Ainsi le veut la suprême sagesse.

Placez-vous là, dit l'archange au françois ;  
 Sachons vos droits au céleste héritage ;  
 Mais le françois, ignorant cet usage,  
 Croit que l'on veut s'égayer à ses frais.  
 A coups de sabre, il brise la balance ;  
 Ses nom d'un Dieu retentissent au loin ;  
 Pierrot tremblant se tapit dans un coin ;  
 Michel s'indigne, et demande vengeance.  
 Grande rumeur, parmi les bienheureux ;  
 Diversement chacun pense et raisonne ;  
 Aux yeux de l'un, c'est un trait scandaleux,  
 L'autre l'excuse, et veut qu'on lui pardonne.  
 Depuis long-temps, la troupe disputoit,  
 Sans dire mot, milord George écoutoit.  
 Las, à la fin, de tant de verbiage,  
 Messieurs, dit-il, vous-extravaguez tous ;  
 Pouvoir suprême est-il votre partage,

Pour prononcer entre cet homme et vous ?  
 Qu'à l'éternel on envoie un message,  
 C'est à lui seul qu'appartient de juger.  
 A cet avis, en effet le plus sage,  
 Les opinants veulent bien se ranger,  
 Quatre d'entr'eux vont trouver Dieu le père.  
 Il étoit lors au fond du Paradis,  
 Se concertant avec monsieur son fils,  
 Et l'esprit saint, sur une grande affaire.

En attendant son arrêt souverain,  
 Que fait l'anglais ? Il conduit par la main  
 Notre héros, chez sainte Magdelaine,  
 Qui toujours belle et jamais inhumaine,  
 Là haut, dit-on, mène à peu près le traîa  
 Quelle menoit, autrefois, sur la terre.  
 Pour s'attirer grand nombre de chalands,  
 Sans trop prêter aux propos des méchants,  
 En paradis, elle est limonadière.  
 Notre Denis, chez elle, par hasard,  
 Se rencontra ; de tout on lui fit part.  
 Les deux rivaux de bon cœur s'embrassèrent,  
 Paix, amitié, l'un à l'autre ils jurèrent,  
 Puis, on servit le punch à ces messieurs.  
 Du grenadier figurez-vous l'extase,  
 Quand deux beautés parurent à ses yeux,  
 ( De ce café garçons officieux, )  
 A leurs appas, qu'une légère gaze  
 Ne voile point au regard enchanté,  
 Joignant la grace et l'affabilité.  
 Son pauvre cœur assez long-temps balance,  
 Vers toutes deux, tour-à-tour, emporté ;  
 Mais l'une enfin obtient la préférence ;

Sur ses genoux ; il assied le tendron ;  
 Cajole , presse , et sa main , sans façon ;  
 Va lutinant la poulette gentille.  
 Lors Magdelon , qui les considéroit ,  
 Dit , en riant : si Monsieur désiroit  
 Voir le jardin , conduisez-le , ma fille ,  
 Et justement , Monsieur le désira.  
 Devinez-vous quelle est cette mignonne  
 Qui le conduit ? Ursule la bretonne ,  
 Qui , chez le Belge , autrefois , débarqua ;  
 Par un gros temps , onze mille pueelles.  
 On vous a dit comme on les maltraîta ,  
 Pour avbir fait un peu trop les cruelles ;  
 Mais leur histoire a besoin d'errata (1).

Tandis qu'Ursule occupe ailleurs son homme ;  
 Ne pensez pas que sa compagne chomme.  
 Mylord , qui boit et lorgne ses attraits ,  
 Pousse un goddam ( c'est un soupir Anglois ) ,  
 Et des badauts saisissant la patronne ,  
 Il vous l'emporte en un salon voisin.  
 Quoi ! Geneviève ! Hé bien , l'on s'en étonne !  
 Partout , l'amour n'est-il pas un besoin ? (2)

---

(1) Ce fut aux côtes de la Belgique qu'aborda la flotte qui conduisoit à Nantes Ursule et ses compagnes. Elle étoit fille d'un roi de Cornouaille, et venoit épouser le gouverneur de l'Armorique. Dans les anciens rituels, on lisoit en chiffres romains, XI.M.V. ce qui signifioit onze martyres vierges ; on a traduit ensuite par onze mille vierges.

(2) Je prie messieurs les critiques de ne pas se donner la peine de m'avertir que voisin et besoin riment mal , j'use de mon droit de licence.

**A** Magdelon Denis tient compagnie ;  
 Je vous l'ai dit , elle est toujours jolie ;  
 Il est toujours doucereux et galant.  
 On lui résiste , il devient plus bouillant ;  
 Et c'est à quoi s'attendoit notre belle.  
**O** vous qu'amour ferma sur son modèle ;  
**A** ses attraits ajoutez son savoir ,  
**R**alentissez ou redoublez l'espoir  
 De vos amants , selon la circonstance ;  
**M**ais ne péchez par trop de complaisance ;  
**C**ar , croyez-moi , c'est un secret de l'art ,  
**P**our être heureux , de l'être un peu plus tard .

**A** sa houri , qui l'anime et le presse ,  
 Déjà trois fois , notre vaillant soldat  
**A**voit prouvé son active tendresse ;  
**G**eorge et Denis étoient hors de combat ,  
**E**t cependant n'avoient point fait merveille ;  
**Q**uand un grand bruit vient frapper leur oreille ;  
**O**n sort , on voit Dieu lui-même approcher .

**D**es chérubins , des anges , des archanges  
**F**ormoient sa cour , célébroient ses louanges ;  
**T**ous les regards sur lui vont s'attacher ,  
**L**e contempler est leur bonheur suprême .  
**O**ui , mes amis , il n'est plaisirs si grands ,  
**D**anses , festins , mélodieux accents ,  
**T**endre retour de la beauté qu'on aime ;  
**S**anté , jeunesse , et fortune et talents ,  
**P**oint de bonheur , en un mot , que n'efface  
**C**elui de voir l'éternel face à face .  
**A**ussi , pour être aperçu de bien loin ,  
**E**st-il porté sur un grand palanquin ,  
**A** ses côtés , le rédempteur du monde .

Son fils unique, éternel comme lui,  
 Paroît rongé de chagrins et d'ennui.  
 L'humaine race, en malice féconde,  
 Cause, en tout temps, sa tristesse profonde.  
 Gentil pigeon, fidèle, caressant,  
 Qui va toujours béquetant, roucoulant ;  
 De ses genoux vole sur son épaule,  
 Et de son mieux le flatte et le console.  
 De cet oiseau la grace et la beauté  
 Sont cependant sa moindre qualité.  
 Sachez quelle est cette bête charmante ;  
 Dieu, comme un autre ; et partie intégrante  
 De notre auguste et sainte trinité ;  
 Elle est enfin le saint esprit lui-même.  
 Pour peindre ici la majesté suprême  
 De ces trois dieux qui pourtant n'en font qu'un ;  
 Comme ton nom, ô sublime le Brun ;  
 Que n'ai-je aussi ta touche mâle et fière !  
 Je tracerois ce cercle radieux,  
 Qui, par torrents ; verse au loin la lumière ;  
 Et dont l'éclat ne blesse point les yeux ;  
 Ce disque d'or où le rubis se mêle,  
 Et qui leur sert de couronne immortelle.  
 Vous avez vu quelquefois, en été,  
 Quand de la nuit l'épaisse obscurité  
 A nos regards a voilé la nature,  
 Heure propice, où la tendre beauté  
 Donne le prix de l'amour qu'on lui jure ;  
 Vous avez vu, dis-je, dans ce moment,  
 De mille feux l'horison qui se dore,  
 Quand, vers le nord, ce brillant météore,  
 Que nos aïeux n'observoient qu'en tremblant ;

Nous reproduit les couleurs de l'aurore ;  
Tel et cent fois encor plus éclatant  
Paroît le trône où l'éternel repose  
Sur un tapis d'hyacinte et de rose.

A son auguste et vénérable aspect ;  
Le grenadier , saisi d'un saint respect,  
Tombe à genoux , le front dans la poussière,  
Réponds , soldat , lui dit le tout-puissant ,  
Pourquoi ton bras impie et téméraire  
A de Michel fracassé l'instrument ?

— Pardonnez , sire , un crime involontaire.

— Ce n'est pas tout , qu'as-tu fait sur la terre ?  
Tu t'enivras du soir au lendemain.

— C'étoit , seigneur , avec de si bon vin ?

— Plus d'une fois ta flamme criminelle  
Déshonora le lit de ton voisin.

— Vous le savez , sa femme étoit si belle !

— Tu fus colère , indocile , jureur.

Dans un duel , ton ayeugle furie

Risquoit des jours qu'on doit à la patrie.

— Mon ennemi fut toujours l'agresseur.

Sachez , aussi , dit le Christ , que cet homme

A méconnu l'autorité de Rome ;

De mon vicaire il ne fait nul état.

Et palsambleu ! lui répond le soldat ,

Quels droits a Rome à la publique estime ?

Quel est l'esprit qui la meut et l'anime ?

D'un voile saint masquant ses cruautés ,

Sa politique a désolé la terre ;

Dans tous les temps , ses suppôts effrontés

A la raison ont déclaré la guerre.

Le plus souvent , quel fut votre vicaire ?

Pétri d'orgueil , chargé d'iniquités ;  
 Sans foi , sans mœurs , audacieux faussair  
 On l'auroit pris pour le bouc émissaire.  
 Comment, grand dieu ! comment croire un ins  
 Qu'un pape soit votre représentant ?

A ce portrait tracé d'après nature ;  
 Jésus soupire et saint Pierre murmure.  
 Bien qu'il soit vrai , dit alors l'éternel ,  
 Que ton mépris pour Rome et son église  
 Ne te rend point à mes yeux criminel ;  
 Tu l'es assez par plus d'une sottise.  
 A la vertu l'exemple fut fatal ,  
 Pour peu de bien tu fis beaucoup de mal ;  
 Mais dès longtemps l'affreuse tyrannie ,  
 Le despotisme indigna ta fierté ;  
 Tu t'enflamas au nom de liberté ,  
 Et tu mourus martyr de la patrie ;  
 Viens partager notre félicité ,  
 Viens ; par ta mort tu réparas ta vie ;  
 Que l'univers sous le joug abbatu ,  
 Connoisse enfin la première vertu ,  
 Ce noble amour de la liberté sainte.  
 Sur votre front j'imprimai ma grandeur ,  
 Cessez , mortels , d'en dégrader l'empreint  
 Chargés des fers D'un barbare oppresseur  
 Flétris , rampants au sein de l'esclavage ,  
 A votre dieu vous ne ressemblez plus ,  
 Et l'homme libre est lui seul mon image.

Il dit. Voilà qu'un immortel chorus ,  
 De mille cris de joie et d'alégressa  
 Fait résonner la céleste séjour.

( 15 )

Près du françois tout le monde s'empresse;  
Du mieux qu'il peut, il répond à l'amour  
Qu'en ce moment chacun d'eux lui dénote;  
Et, désormais sûr d'un heureux destin,  
Il va criant autour du palanquin :  
Vive Dieu , vive ! il est bon patriote !

E - T - N

1784  
The first of the year  
The first of the year

1784

